

Le Soir, le 8 août 1940 – Le mouvement musical

« Cavalleria » et « Paillasse »

La reprise du vieux répertoire d'opéra, au Pathé Palace, va nous permettre d'ébaucher quelques considérations d'ordre général autour des œuvres entendues.

Evidemment, le concept exprimé par le terme « vérisme » convient plutôt qu'à la musique, qui manque d'éléments représentatifs, au livret des opéras qui constituent le genre. Il désigne la manière directe d'interpréter un sujet pris à la réalité de chaque jour. Le sens esthétique est ici subordonné à l'intérêt vital de l'argument construit autour d'un fait passionnel. A partir surtout de Catalani, les musiciens italiens deviennent de plus en plus « véristes », ce que veut dire qu'ils choisissent des livrets de plus en plus renfermés dans les limites du réel vulgaire et sensationnel. Mais il n'y a pas une répercussion du fait dans la domaine strictement musical ; il n'existe pas une musique « vériste », car la représentation de la « vérité » n'a rien à voir avec la musique. La relation esthétique entre la musique et le livret est toujours la même, que le sujet littéraire soit « vériste » ou non. Les associations adjectives qui orientent la musique vers une réalité quelconque existent dans toutes les formes de la « musique à programme » ; d'ailleurs elles sont établies dans la marge de la véritable expression musicale qu'elles ne peuvent pas définir ni évaluer le sens musical provenant d'autres sources esthétiques. Les partitions « véristes » sont, elles, en général, médiocres, parfois détestables, parce que la plupart des auteurs du genre sont des musiciens de second rang.

Il y a une douzaine d'années, je suis allé entendre, pour la première fois, à l'Opéra Comique, « Gianni Schichi [Schicchi] », duquel Maurice Ravel m'avait fait l'éloge en le considérant non seulement comme le chef-d'œuvre de Puccini, mais aussi comme l'un des chefs-d'œuvre du théâtre lyrique contemporain. En effet, cette partition magnifique et comme réalisation scénique et comme épuration du « puccinisme ». Pourtant, mélodie, harmonie, et orchestration y sont les sœurs légitimes de celles de « La Bohème » et de « Madame Butterfly ». D'ailleurs, le musicien y sert les situations par les procédés de toujours, c'est-à-dire que si le Puccini de « Gianni Schichi » n'est pas « vériste », c'est parce que le livret ne l'est point. Voilà une conclusion qui devrait être étudiée par le critique Villafranca quand il tâche de définir le « vérisme » du point de vue musical.

Mascagni et Leoncavallo n'ont pas les qualités du Puccini de « Gianni Schichi ». « Cavalleria Rusticana » et « Paillasse » sont deux spécimens du mauvais « vérisme lyrique », d'une efficacité immédiate pour le grand public, lequel comprend l'opéra comme une espèce de music-hall où chacun « vient faire son numéro », sauf l'orchestre, qui n'est jamais entendu, mais toujours interrompu par des applaudissements inopportuns. C'est ainsi que l'opéra prend partout le caractère d'une bagatelle amusante, même quand il a des sujets effrayants, et s'éloigne à grande vitesse de la culture musicale proprement dite. Si l'on ajoute encore que les rôles les plus importants sont souvent à la charge de chanteurs dont la voix manque de timbre ou d'étendue et qui ne savent pas chanter, que la mimique des acteurs n'a rien à voir avec l'art, que la scène et l'orchestre marchent rarement d'accord, que le « tempo » marqué dans les partitions est toujours soumis aux caprices de la soprano ou du ténor, que les chœurs chantent constamment « forte », sans nuance ni expression, et que l'orchestre joue avec une indifférence séraphique, on comprend alors que le spectacle, malgré son importance sociale, soit devenu insupportable pour les esprits un peu cultivés en matière musicale.

L'interprétation donnée dimanche à « Cavalleria » suggérait parfois quelque chose de ce que je viens de signaler. Disons, cependant, que Mme Storga (Santuzza) dont la voix est d'un beau timbre et qui chante avec enthousiasme, fut très applaudie, ainsi que M. Gatti (Torido). Il est juste de signaler à part le remarquable travail de M. Tilkin-Servais dans le rôle d'Alfio. Il y a eu aussi, à la fin, des applaudissements pour Mmes Lamprenne (Lola) et Prick (Lucia) et pour le chœur et pour tout le monde.

L'interprétation de « Paillasse » était une autre chose. D'abord l'orchestre sonnait comme il faut et le tout marchait sous la baguette du chef. Mlle Decampe (Nedda) a obtenu un succès bien mérité. M. Lesens (Canto) a chanté deux fois l'air du finale du premier acte et a été justement applaudi. C'est aussi M. Tilkin-Servais qui a montré ici ses ressources techniques en nous donnant une belle version du Prologue. On pourrait cependant lui conseiller de ne pas ajouter un « re » pour prendre la note aiguë du finale. C'est la volonté de l'auteur, d'abord, qui doit être respectée, même dans les cas difficiles. Le « Tonnio » de M. Tilkin-Servais fut remarquable toute la représentation durant. Il a eu un grand succès. MM. Toutenel (Silvio) et Villard (Pepe) ont contribué au bon ensemble. Ici, les chœurs ont chanté d'une façon très acceptable, en général.

L'orchestre fut dirigé successivement par MM. Andelhof et Defossez.

Je tiens toujours compte des circonstances. C'est pour cela que je ne parle que des choses qui peuvent être facilement corrigées. Etant donné que les artistes doués ne manquent pas, que l'orchestre et les

chœurs sont de qualité, que les metteurs en scène et des chefs d'orchestre existent, il n'est besoin que d'un peu de soin, afin que les intérêts de l'art, qui se reflètent toujours dans ceux des artistes, ne soient pas négligés. Je ne veux rien dire du décor. Seulement je suggère l'idée, puisqu'on ne dispose pas de ce qui convient, de mettre au fond de la scène un rideau qui ne représenterait rien. Le public imaginerait ainsi l'ambiance que chaque situation demande comme c'était le cas autrefois et l'est encore dans quelques manifestations du théâtre oriental. Cela aurait en plus le prestige d'une tradition esthétique.